

Montesquieu, les sciences et la médecine en Europe *

par Jacques BATTIN **

Montesquieu, le juriconsulte comme il se définissait lui-même, fondateur de la science politique et inspirateur des constitutions démocratiques, a été très étudié comme tel. Il est revendiqué par Émile Durkheim comme un pionnier de la sociologie (1) à laquelle il a donné une dimension comparative. Dans sa récente biographie, Jean Lacouture regroupe tous les aspects de celui qu'il qualifie de vendangeur des libertés (2). Il a participé à *L'Encyclopédie* avec l'article *Sur le goût*, "un petit traité du plaisir" (3) pour Jean Starobinski, alors que l'essai sur le goût publié par Voltaire en 1766 traite surtout de l'esthétique.

Si l'Europe de Montesquieu a fait l'objet d'un colloque à Gènes (4) en 1993, aucun titre ne concernait alors celle des savants, ni l'intérêt de Montesquieu pour les disciplines scientifiques qui sont toutes représentées dans sa bibliothèque. Il s'y montre en effet préoccupé par l'organisation du vivant et de ses lois pour les comparer à celles des sociétés humaines. Il s'est livré à des observations et même à des expérimentations chez l'animal et s'est très souvent référé à la médecine. Cet aspect de l'œuvre paraît avoir été peu mis en valeur jusqu'ici, aussi la bibliographie en est-elle courte. Lors du colloque organisé en 1948 par la ville de Bordeaux pour le deuxième centenaire de *L'Esprit des Lois*, Maurice Creyx évoquait la part de la biologie et de la médecine dans l'œuvre de Montesquieu (5), exposé suivi d'une thèse bordelaise de médecine (6) qu'il inspira en 1949. Dans sa *Libre histoire de la médecine française*, le doyen Pierre Mauriac soutenait que Montesquieu avait puisé dans les livres médicaux des idées directrices de *L'Esprit des Lois* (7). En 2001, Laurent Chiquet soutenait à Tours une thèse de médecine (8) très documentée sur ce sujet dont il tira un livre en 2003.

C'est dans cet esprit que l'on peut proposer de "revisiter" les écrits et la correspondance que Montesquieu entretenait avec les savants européens rencontrés au cours de ses voyages. Comme Voltaire, il a la stature d'un Européen des Lumières. À l'instar des anthropologues, il est allé sur le terrain, dans la pensée de son grand œuvre *L'Esprit des Lois*, pour observer les constantes et les variations des sociétés humaines dans le but de reconnaître les corrélations et les lois organisatrices, ce qui est le but de toute démarche scientifique. Il est le premier des grands philosophes du XVIII^{ème} siècle à manifester une curiosité scientifique qui se maintiendra toute sa vie. Tout l'intéresse, tout sollicite

* Comité de lecture du 21 octobre 2006.

** 251, avenue de la Marne, 33700 Mérignac.

sa réflexion. Il inaugure ce siècle brillant, celui de Newton, de Buffon et d'Alembert, commencé dans le bouillonnement de la Régence et qui sera de plus en plus révolutionnaire. Sa formation scientifique chez les Oratoriens de Juilly l'orientera vers les rigueurs de l'observation et de l'expérimentation, avec le goût pour les discussions académiques.

La documentation de Montesquieu

Il fut un grand lecteur, malgré sa vision déficiente. Il lisait tout, mais avec esprit critique : "je n'épouse pas les opinions excepté celles de l'Encyclopédie", "voici les livres de science ou plutôt d'ignorance", fait-il écrire à Rica dans *Les Lettres persanes* (9). Et ailleurs : "il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu (10)". Sa culture était universelle, comme en témoigne le catalogue de la bibliothèque de La Brède, établi entre 1720 et 1730 par son secrétaire, l'abbé Duval. Ce catalogue manuscrit de 614 pages, 458 /295 mm relié en veau, fait partie de la dation de la comtesse J. de Chabannes à la Bibliothèque municipale de Bordeaux qui conserve un fonds patrimonial exceptionnel. Ce catalogue fait apparaître 3236 titres d'ouvrages classés en 95 divisions, et 1500 volumes ont été identifiés par leur ex-libris comme ayant appartenu à l'auteur de *L'Esprit des Lois* (11). Quoi qu'il en soit et malgré les aléas de l'histoire de la bibliothèque de La Brède, l'analyse faite il y a plus de trente ans par J. Ehrard prouve la place des sciences et des arts avec 28 %, celle de l'histoire avec 26 %, les belles- lettres avec 21 %, la théologie et les controverses 15 % et si le droit ne pèse que 10 %, ce sont d'énormes in-folio (12).

Toutes les sciences intéressaient Montesquieu, les mathématiques, l'astronomie, la géographie, les relations de voyages comme ceux concernant la Chine. Dès le début de son activité académique à Bordeaux, il fit instituer un prix de physique, dont on a des témoins dans plusieurs discours. Devant un champ aussi vaste et malgré la somme d'études consacrées au philosophe en France et dans le monde, force est de constater qu'il reste encore après deux siècles des secteurs inexplorés. Nous ciblerons notre recherche dans le domaine qui est le nôtre, celui des sciences de la vie et de la santé, qui ont occupé une place de choix dans les intérêts de notre auteur. Les témoignages en sont disséminés dans les grandes œuvres ainsi que dans les *Pensées*, le *Spicilège*, les *Voyages* et la *Correspondance*.

Montesquieu, savant, érudit ou amateur ?

Pour son plus récent biographe Jean Lacouture : "Ces manifestations d'un scientisme un peu superficiel peuvent être tenues pour des gammes, en vue des grands ouvrages où l'esprit de sciences et d'expérimentation sera appliqué à l'histoire et au droit" (13). Plus loin, le même biographe est encore plus sévère : "Nous n'avons guère mis l'accent sur les préoccupations scientifiques de sa jeunesse, sur l'application du jeune magistrat à expliquer à ses confrères de l'Académie de Bordeaux les mystères de la physique appliquée, de la biologie ou de la climatologie, des glandes rénales ou de l'écho... Parce qu'ils nous paraissent aujourd'hui un peu ridicules ?" (14).

Quoi qu'il en soit, un authentique homme de science contemporain de Montesquieu, Pierre Louis Moreau de Maupertuis (15) (1698-1759) le considère comme tel. Mathématicien, astronome, auteur d'un traité d'astronomie nautique, il avait été chargé par l'Académie des Sciences de conduire en Laponie l'expédition devant mesurer le méridien terrestre (Fig. 1). Ce qui lui permit de conclure que la terre est un sphéroïde aplati aux pôles, selon la théorie de Newton qu'il révéla à Émilie du Châtelet et Voltaire. Il fit des observations pertinentes sur la génération et l'hérédité dans l'ouvrage intitulé

Vénus physique, qui aurait pu faire de lui le père de la génétique. C'est lui que Voltaire recommanda à Frédéric II pour réorganiser et présider l'Académie royale des sciences de Berlin où il fit admettre Montesquieu en 1746. Dans son livre richement documenté sur *Les Passions intellectuelles* (16), Élisabeth Badinter montre qu'au XVIII^{ème} siècle, on accédait au statut d'intellectuel par les sciences qui agitent tant l'Académie que les salons mondains. Dans l'éloge qu'il fit de Montesquieu le 5 juin 1755 à l'Académie de Berlin, Maupertuis le qualifie d'homme qui a fait tant d'honneur à la science et à l'humanité (17) et il cite la lettre que Montesquieu lui avait adressée le 25 novembre 1746, dans laquelle on relève cette confiance qui anticipe sur le débat inné-acquis : "Pour moi, je ne sais si c'est une chose que je dois à mon être physique ou à mon être moral, mais mon âme se prend à tout. Je me trouvais heureux dans mes terres, où je ne voyais que des arbres et je me trouve heureux à Paris, au milieu de ce nombre d'hommes qui égalent les sables de la mer". Dans une de ses pensées, Montesquieu développe l'idée qu'il se fait du bonheur (18) : "le bonheur ou le malheur consistent dans une certaine disposition d'organes, favorable ou défavorable". Nous dirions aujourd'hui prédisposition génétique.



Fig.1 - Maupertuis en tenue d'explorateur polaire, gravure de J. Daullé, d'après le tableau de Levrac-Tournière.

(in M. Valentin, 15)

Montesquieu incite l'Académie de Bordeaux à stimuler les sciences

Montesquieu y est élu le 17 avril 1716 à 27 ans, un an après avoir hérité de son oncle la charge de président à mortier du Parlement de Guyenne. Dans le discours de rentrée du 15 novembre 1717, Montesquieu veut donner un nouvel élan aux sciences et à la médecine (19). Et dans un autre discours, sur les motifs qui doivent nous encourager aux sciences, le 15 novembre 1725, à la même Académie, il revient sur les objectifs de la recherche scientifique (20). En premier vient l'utilité de la science, car en développant la rationalité, elle guérit les peuples de préjugés dangereux. Par ses applications pratiques, la science contribue à l'amélioration des conditions de vie, donc au bien-être. Le bonheur, sur lequel Montesquieu revient souvent, est en effet une préoccupation nouvelle au XVIII^{ème} siècle et bientôt une exigence qui conduit à instruire les sages-femmes et à la rédaction des premiers traités de médecine des enfants afin d'assurer leur conservation. L'hécatombe des nouveau-nés et des enfants n'est plus tolérée et subie comme auparavant où l'on considérait même qu'ils étaient des bienheureux car morts avant d'avoir

pêché, ils allaient droit en paradis. Puis Montesquieu parle des satisfactions que procure l'étude, "l'amour de l'étude est presque en nous la seule passion éternelle". Il en souligne l'effet bénéfique sur les fonctions cognitives, comme on le répète aujourd'hui : "Les plaisirs que nous donne l'étude ne nous avertissent point que nous vieillissons". Il énonce aussi le principe d'inter ou transdisciplinarité quand il indique que : "Toutes les sciences sont bonnes et s'aident les unes les autres (21)". Il donne aussi un conseil d'ordre pédagogique toujours d'actualité : "les sciences gagnent beaucoup à être traitées d'une manière ingénieuse et délicate. C'est par là qu'on en ôte la sécheresse, qu'on prévient la lassitude et qu'on la met à la portée de tous les esprits ; souvent on a dit gravement des choses puériles ; souvent on a dit en badinant des vérités très sérieuses". Montesquieu ne se contente pas de paroles. Il convainc la jeune Académie de Bordeaux (1712), de stimuler l'émulation par des prix rémunérés, de physique et d'anatomie, cet élan pour les sciences n'étant pas réservé à Paris et aux capitales.

Montesquieu et l'anatomie

Si Vésale n'est pas mentionné dans le catalogue de La Brède, par contre celui-ci identifie 47 ouvrages d'auteurs ayant attaché leur nom à des descriptions originales : Bartholin, Cooper, Eustache, Fabrice d'Acquapendente dit Fabricius, Willis, Francis Glisson, le grand William Harvey, Malpighi, Pacchioni, les Français Jean Pecquet, Riolan, et Jacques Bénigne Winslow, contemporain de Montesquieu. Il possédait la 4ème édition de *l'Anatomie de l'homme* de Pierre Dionis (1640-1718), ouvrage orné de planches, publié pour la première fois en 1690 et dont une partie importante est consacrée au cœur et à la circulation du sang ; il fut célèbre et même traduit en chinois. On ne trouve aucun livre sur l'anatomie-pathologique dont le mot est introduit en 1713, mais dont le premier ouvrage fondé sur l'expérience de 600 autopsies de Morgagni ne sera publié qu'en 1761. Montesquieu avait compris que l'anatomie était une science fondamentale, et qu'elle comprenait encore beaucoup de friches. Il a écrit dans *Les Lettres persanes* : "les livres d'anatomie qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain que les noms barbares qu'on leur a donnés... chose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance (22)". Plus tard, dans *L'Esprit des Lois*, il dira que "les observations anatomiques nous font voir une prodigieuse variété d'un sujet à l'autre".

Il s'est exprimé sur la circulation coronaire, cérébrale, pulmonaire, placentaire, les nerfs crâniens, et a certes commis des erreurs, relevées par L Chiquet. Ainsi, de la circulation coronaire dont Montesquieu dit que c'est une troisième circulation, différente des deux autres "le sang est pris de l'oreillette ou du ventricule gauche et n'a pas été veineux : c'est du sang artériel . Il n'a pas besoin de passer par les poumons (23)". Cette erreur est étonnante de la part de Montesquieu qui possédait *l'Anatomie* de Sénac, dont le dessin montrant la réalité du sinus coronaire a été reproduit dans *L'Encyclopédie*.

Conscient des progrès que doit accomplir cette discipline, Montesquieu avait proposé à l'Académie de Bordeaux d'instituer un prix d'anatomie. En 1718, alors qu'il en est le directeur, le sujet soumis au prix est d'expliquer de la manière la plus vraisemblable l'usage des glandes rénales nommées autrefois reins succentoriaux ou capsules atrabillaires, sujet qui associe la morphologie avec la fonction, ce qui était manifestement prématuré. C'est *Le Discours sur l'usage des glandes rénales* (24), en réalité surrénales. D'entrée, il dit dans une belle langue l'intérêt de l'anatomo-physiologie, le bon fonctionnement des organes, chacun concourant à l'équilibre de l'organisme qui définit la bonne

santé et selon l'exigence actuelle l'état de bien-être, donnant à Montesquieu le modèle d'une société idéale.

Montesquieu fait un véritable rapport avec l'histoire de la question jusqu'aux travaux présentés, suivis d'une discussion. Il critique vertement l'appellation de capsules atrabillaires, "pensée affligeante qui met dans nous-mêmes un principe de mélancolie et semble faire des chagrins et de la tristesse une maladie habituelle de l'homme". De même pourquoi croire à une communication des capsules avec les reins sans l'avoir observée. Il suffirait de ce passage pour être convaincu de l'esprit scientifique de notre auteur. Puis, c'est le tour des quatre candidats qui n'apportent rien de convaincant, c'est pourquoi Montesquieu demande à l'Académie de ne pas attribuer le prix. Et pourtant, un des quatre candidats avait flairé une piste nouvelle en classant les capsules surrénales dans les glandes conglobées, on dira plus tard englobées ou vasculaires, dans lesquelles, dit Montesquieu, il n'y a point de canal excrétoire. Quelle vision prophétique de la part de ce candidat qui aurait dû être couronné, mais Montesquieu n'a pas su voir l'originalité du propos! C'était en filigrane le concept de sécrétion interne, de glande endocrine (mot créé en 1893, le terme d'hormone n'apparaissant qu'en 1905), qui mettra du temps à s'imposer. Théophile de Bordeu, le médecin béarnais qui collabora à l'*Encyclopédie*, dans ses *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action*, paru en 1752, était sur la voie car il pensait que les testicules produisaient une substance spécifique qui passait dans le sang. La naissance de l'endocrinologie devra attendre la fin du XIX^{ème} siècle avec Claude Bernard et son successeur au Collège de France le physiologiste Brown-Séquard.

Montesquieu et l'histoire naturelle

Montesquieu utilise le microscope mis au point par le naturaliste hollandais Van Leeuwenhoek (1632-1723) (25), et constate l'organisation du vivant (26). Il livre ses *Observations sur l'histoire naturelle* (27), à l'Académie de Bordeaux en 1721 et comprend que les découvertes sont liées aux innovations techniques. Ailleurs, dans le chapitre II du livre XIV de *L'Esprit des Lois* (28), il tire des conclusions sociologiques hasardeuses sur l'influence des climats à partir de la congélation d'une langue de mouton. Montesquieu a des réflexions intéressantes sur la reproduction (29), sur la stérilité des mules, sur la formation des fossiles (30), sur l'évolution (31). Il remarque que le canal artériel disparaît par perte de fonction (32). Ainsi, se montre-t-il devancier de Lamarck et de Darwin à une époque où le fixisme a force de loi à la Sorbonne. Au long des observations sur l'histoire naturelle, Montesquieu pose des questions, ce qui est le point de départ de la démarche scientifique. Il reconnaît ensuite que "ce n'est point dans les méditations d'un cabinet qu'il faut chercher ses preuves, mais dans le sein de la nature elle-même" et de se référer à la méthode de Descartes "qui soulage si fort la Providence (33)", tout en reconnaissant que "les idées sont comme les hommes, elles deviennent vieillottes, vieilles, et puis, on les enterre".

Montesquieu et les médecins

Vis-à-vis des médecins de son temps, Montesquieu ne cache pas son scepticisme : "ce n'est pas les médecins qui nous manquent, mais la médecine" (34) et si celle-ci est qualifiée de "Parque cruelle qui tranche tant de joies" (35), c'est pour encourager l'Académie des sciences de Bordeaux à promouvoir le progrès dans cet art difficile. Il dit aussi dans le *Spicilège* qu'"il faut se garder d'introduire la géométrie dans la médecine, car la première est sur le quantum et la deuxième sur le quale (36)". Mais, et c'est là où

l'on mesure sa subtilité, il n'exclut pas l'usage du calcul, justement à propos d'enquêtes que l'on n'appelait pas encore épidémiologiques (37) où l'on voit toutefois qu'il était préoccupé de santé publique. Il est paradoxal que les charlatans (38) deviennent de plus en plus florissants, alors que la médecine gagne en performances. C'est parce que la relation médecin-malade perd sa qualité première d'écoute et de réconfort au profit des examens complémentaires. Pour Montesquieu, "le peuple aime les charlatans, parce qu'il aime le merveilleux et que les guérisons promptes tiennent de ce merveilleux. Si l'empirique et le médecin ont traité le malade, le peuple absout de sa mort l'empirique, qu'il aime, et en accuse le médecin. Il arrive quelquefois qu'un remède guérisse une maladie et en donne une autre (39). Enfin, on croit que lorsqu'un médecin traite une maladie longue, c'est la Nature qui le guérit ; mais pour un empirique, on croit que c'est l'art". Montesquieu évoque aussi la responsabilité des médecins (40). Le chapitre de *L'Esprit des Lois* sur les hôpitaux est toujours d'actualité (41) : "un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas ... Les hôpitaux sont nécessaires dans les nations riches parce que la fortune y est sujette à mille accidents ... Le mal est momentané : il faut donc des secours de même nature et qui soient applicables à l'accident particulier". Il avait de nombreux médecins parmi ses relations internationales et s'intéressait à l'histoire de la médecine (42).

La bibliothèque médicale de Montesquieu

Que Montesquieu s'intéressât à la médecine, la preuve nous en est apportée à nouveau par le catalogue de La Brède qui comporte 194 titres d'ouvrages médicaux. Les titres vont d'Hippocrate et Galien jusqu'aux œuvres complètes de Thomas Sydenham (1683), Glisson, Willis et Hermann Boerhaave. La chirurgie est représentée 17 fois : on y trouve *La grande chirurgie* de Guy de Chauliac, mais ni Ambroise Paré ni La Peyronie. L'histoire naturelle est présente dans 24 titres, la chimie dans 32, la botanique 23, la pharmacopée 29, dont l'incontournable Dioscoride.

Montesquieu et les maladies

Montesquieu n'avait pas l'esprit clinique de Montaigne nous livrant son auto-observation de lithiase rénale, héritée de son père. Quand il fait une résomption, c'est-à-dire le résumé d'une communication d'un médecin confrère de l'Académie de Bordeaux, c'est pour en tirer une leçon philosophique. Ainsi, en 1718, à propos des taches des enfants appelées envies : "elles sont une appellation populaire qui dans l'ignorance des faits produits par la nature invoque l'imagination, l'emprise de la crédulité n'est pas moins universel que celui de l'imagination". Suivant la forme, le volume et la couleur de ces angiomes, la croyance populaire invoque un désir de la femme enceinte pour tel ou tel fruit. Et Montesquieu de conclure : "faut-il mettre les femmes enceintes dans cette nécessité de ne rien désirer ou de satisfaire tous leurs désirs ?" (43). Quand son confrère Doazan présente une observation d'enfant anencéphale, malformation incompatible avec une survie prolongée, Montesquieu ironise : "Selon vous, Monsieur, on peut bien se passer de cerveau. Ce qui paraît très dérangeant pour un philosophe" (44). Il souhaitait aussi "qu'on traitât des maladies qui ne sont plus et de celles qui sont nouvelles, des raisons de la fin des unes et de la naissance des autres" (45).

Montesquieu et la cécité

Quand Montesquieu évoque ses ennuis visuels dans sa correspondance, c'est en homme d'esprit. Il fut un mal-voyant éclairé (46). Tous ses biographes ont rapporté qu'il

avait dû recourir toute sa vie à une vingtaine de secrétaires-lecteurs, dont deux bacheliers en médecine, pour lui lire les ouvrages indispensables et écrire sous sa dictée. Ce n'est pas qu'à trop lire, il ait usé ses yeux, dans le mauvais éclairage de sa chambre, à la lumière de quelque chandelle, le pied appuyé contre la cheminée où l'on montre son empreinte. Le docteur J.M. Eylaud, fondateur de l'Académie Montesquieu, a étudié la correspondance du philosophe au sujet des troubles visuels qui l'ont éprouvé toute sa vie (47). Au naturaliste genevois Charles Bonnet (1720-1793), Montesquieu écrit en 1754, un an avant sa mort : "Je ne suis pas en état non plus que vous de lire ; il y a dix ans que j'en suis privé à cause d'une cataracte qui m'est survenue sur un œil..."

Déjà, dans une lettre datée d'août 1746, de Paris, il disait à son cher abbé comte Octavien de Guasco, largement son cadet, car né en 1712, il publiera en 1767 les *Lettres familières du Président de Montesquieu à divers amis italiens* : "Souvenez-vous que vos yeux ne valent guère mieux que les miens... gardez les vôtres pour les choses nécessaires". Peu après, le 31 mars 1747, il écrit de Paris à Mgr Cerati où il lui dit qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil. Ce qui est confirmé par une lettre du 25 novembre 1746 à Maupertuis, plus précise : "Il faut que je vous parle de mes yeux. Il s'est trouvé que j'en ai un sur lequel il y a une cataracte et c'est précisément celui dont je pouvais lire, car de l'autre, je n'ai jamais vu que les gros objets". Le 28 mars 1748, écrivant de Paris à Guasco, il emploie le mot aveugle pour se qualifier. C'est donc après la publication de *L'Esprit des Lois* en 1748, que son auteur devint aveugle. Le monde savant européen s'émut, de David Hume au pasteur Jacob Vernet à qui il avait confié l'impression à Genève, chez Barrillot, de *L'Esprit des Lois*.

Ainsi, le mauvais œil congénital ayant entraîné une anisométrie est le gauche, car en examinant de face le buste réalisé par Jean Baptiste Lemoyne (48) en 1767, on constate que l'axe de cet œil est dévié vers la gauche, preuve de son amblyopie (Fig. 2). Toute sa vie, il a cherché un soulagement dans les bains oculaires, car il se plaint d'inflammation conjonctivale, due aux efforts d'accommodation lors de ses lectures prolongées. À partir de l'âge de cinquante-cinq ans, l'œil sain, donc le droit, se voile d'une cataracte pré-sénile qui le rendra progressivement aveugle. Bien que "l'abatement" du cristallin, prati-

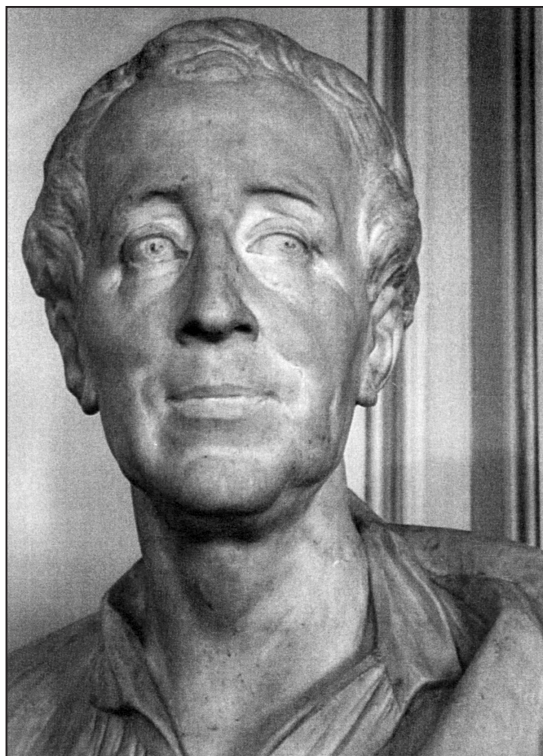


Fig. 2 - Buste de Montesquieu par J.B. Lemoyne, 1767, Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux. Noter l'axe de l'œil gauche dévié à gauche, signant l'amblyopie.

(cliché de l'auteur)

qué par l'école grecque d'Alexandrie, il y a vingt siècles, lui ait été conseillée par le docteur Gendron, ophtalmologiste réputé du temps, médecin du Régent, Montesquieu ne put se résoudre à se faire opérer. Sa correspondance témoigne que ses amis européens se mirent en quête de lui trouver le meilleur chirurgien. Elle prouve aussi la renommée de l'auteur de *L'Esprit des Loix*. Un novateur lui avait été recommandé, Jacques Daviel, de Marseille, qui, en 1745, délaissant l'antique procédé de l'abattement, incisait la cornée et par la brèche faisait glisser le cristallin, comme on le fait depuis. Il aurait pu retrouver la joie de lire, écrire à nouveau, raviver en lui "la lumière qui s'éteint". Il supporta avec stoïcisme sa cécité qui l'oblige à l'oisiveté et même en plaisante : "À présent que je vieillis à vue d'œil et surtout à la vue de mon œil, je me retire, pour ainsi dire, dans mes amis". À la marquise du Deffand, dont il avait fréquenté le célèbre salon parisien et qui a dû essayer de le consoler, il lui répond de La Brède, le 13 septembre 1754, cinq mois avant sa mort à Paris (49) : "Vous dites que vous êtes aveugle ! Ne voyez vous pas que nous étions autrefois vous et moi, de petits esprits rebelles qui furent condamnés aux ténèbres ? Ce qui doit nous consoler, c'est que ceux qui voient clair ne sont pas pour cela lumineux... Je suis accablé d'affaires ; mon frère est mort ; je ne lis pas un livre, je me promène beaucoup, je pense souvent à vous, je vous aime", et dans le dossier de *L'Esprit des Loix*, il reconnaît que : "J'avais conçu le dessein de donner plus d'étendue et plus de profondeur à quelques endroits de cet ouvrage ; j'en suis devenu incapable. Mes lectures ont affaibli mes yeux, et il me semble que ce qui me reste encore de lumière n'est que l'aurore du jour où ils se fermeront pour jamais (50)". Dans la pensée 551, le philosophe développe sa conception du bonheur : "Quand je devins aveugle, je compris d'abord que je saurais être aveugle. On peut compter que dans la plupart des malheurs, il n'y a qu'à savoir se retourner. Dans ce cas, la plupart des malheurs entreront dans le plan d'une vie heureuse. Il est très aisé, avec un peu de réflexion, de se défaire des passions tristes".

Montesquieu et la santé publique

Si Montesquieu a accordé peu de place à la clinique médicale, il s'est impliqué dans les problèmes d'hygiène et de prévention concernant la santé des populations. Il avait compris qu'il appartenait au pouvoir politique de décider des mesures à prendre après avoir été averti par les professionnels de santé des risques sanitaires menaçant la collectivité. L'inoculation de la variole en est un exemple. Dans une pensée, il écrit (51) : "Il est très plaisant qu'en Angleterre, lorsqu'il était incertain si l'inoculation de la petite vérole réussirait, tout le monde voulut se faire inoculer, et qu'à présent que le succès en est sûr, personne n'y pense. On aime à avoir fait une chose singulière, et, de plus, on s'entête d'une chose que l'on voit contredite mal à propos ou par de mauvais raisonnements, comme dans ce cas-ci, où l'on voyait les médecins pour et les théologiens contre". Montesquieu était favorable à l'inoculation de la variole, comme Voltaire qui lui consacra la onzième de ses *Lettres philosophiques*, initialement appelées *Lettres anglaises* (52). Il fallut attendre que Louis XV mourût de la variole en 1774 pour amener la cour et le pays à se faire inoculer (53).

On lit sur la syphilis un passage intéressant du *Spicilège* (54) : "la guérison du chancre n'est point suivie de la guérison de la vérole". Ce qui est juste, la syphilis ayant trois stades d'évolution, primaire, secondaire et tertiaire, selon la classification de Ricord en 1858, chaque stade ayant des manifestations cliniques particulières. Montesquieu retient dans le récit de ses *Voyages* qu'en passant à Cologne, il vit l'Électeur palatin "estropié par ses amours d'une faiblesse dans les jambes et dans les nerfs" (55) tout à fait évoca-

trice du tabès. Montesquieu connaît évidemment la chaude-pisse dénommée ainsi par Rabelais ou blennorragie due au gonocoque isolé par Neisser en 1879. La contagiosité ne lui avait pas échappé. Il s'en entretient dans sa correspondance. Dans la lettre 39, du 17 novembre 1721 : “nos médecins sont partagés sur la notion de contagion, mais pour moi qui sais que les ch. p. se communiquent, je suis tout décidé, je voudrais pour tourner en ridicule ces messieurs que l'on proposât ce problème à toutes les Facultés, savoir si la vérole se communique ou pas” (56).

Dans la lettre 6, il est encore plus explicite. Il y parle sous le nom de Chloris des prostituées exposant au risque de maladies sexuellement transmissibles. Il les fréquentait toutefois avec des précautions dont il parle à lord Waldegrave, petit-fils du roi détrôné Jacques II Stuart, dans la lettre 310, écrite de Venise en 1728 : “je vis ici sous les lois d'une belle ; et comme elle m'a usé tous mes condoms, je vais la répudier” (57). On sait aussi par leur correspondance que le président de la Royal Society de Londres, Martin Folkes, fournissait Montesquieu et Maupertuis non seulement en livres scientifiques, mais aussi en “capotes anglaises”, en vente libre dans ce pays et interdites en France . Montesquieu dans une de ses réponses en 1742 lui dit : “je connais aussi bien que personne l'importance de la chose”. Quant à Maupertuis qui avait ramené d'Angleterre de multiples chaudes-pisses, il remerciait Folkes, le 6 janvier 1743 en ces termes : “Nous avons partagé également, quoiqu'en bonne conscience je crusse que j'en eusse pu prendre les trois-quarts. Il est bien à la honte de notre nation que pendant qu'elle s'applique avec tant de succès à tout ce qu'il y a de frivole dans la galanterie, elle n'ait pas songé à ce qu'il y a de plus réel ; et qu'il vous faut avoir recours aux étrangers pour nous défendre des périls auxquels nous exposent nos belles”. Enfin, dans *L'Esprit des lois*, à propos des relations des maladies avec le climat (58) il prend à son compte l'origine américaine de la syphilis. Il connaît aussi une tréponématose tropicale, le pian, qui sévit aux Caraïbes où l'alcool amené par les Européens a fait des ravages et il met la lèpre au compte des croisades. Dans le même chapitre, Montesquieu se réfère à la peste qui sévit avec encore plus de rapidité. C'est pourquoi, la plupart des états d'Europe ont édicté des règlements pour l'empêcher d'y pénétrer, le meilleur moyen pour l'arrêter étant de former une ligne de troupes autour du pays infecté, qui empêche toute communication. Très clairement, il avertit que “la grande communication des peuples a répandu et répand tous les jours des maladies destructrices”.

Montesquieu et la nutrition

Son érudition mâtinée de bon sens terrien n'est pas en défaut dans ce domaine : “Je mettrais bien en question si les hommes ont gagné à la coutume de manger de la chair des animaux au lieu de se nourrir de leur lait et des fruits de la terre. Je suis persuadé que la santé des hommes en a diminué. La viande a eu besoin d'être apprêtée ; il a fallu augmenter la salure et les ragoûts (59)”. Les Romains se livraient à des orgies alimentaires, ne les imitons pas. “Le souper tue la moitié de Paris, le dîner l'autre” (60) ; “Quelqu'un a dit que la médecine change avec la cuisine” (61). La question du régime le préoccupait peu personnellement : “la frugalité me libère d'une dernière contrainte, celle de la médecine”. Cet adepte de la mesure disait aussi : “Notre corps est comme tout autre instrument, qui dure à proportion de ce que l'on l'use” (62) et encore : “Il y a des gens qui ont pour moyen de conserver leur santé de se purger, saigner, etc. Moi, je n'ai pour régime que de faire diète quand j'ai fait des excès et de dormir quand j'ai veillé, et de ne prendre d'ennui ni par les chagrins, ni par les plaisirs, ni par le travail, ni par l'ois-

veté (63)". Quant à ses relations avec le beau sexe qu'il honorait lors de ses escapades parisiennes, sa correspondance témoigne combien il jouait avec la séduction : "On demandait à Chirac (64) si le commerce avec les femmes était malsain. Il disait : "Non, pourvu qu'on ne prenne pas de drogues ; mais j'avertis que le changement est une drogue". Il avait raison, et cela est bien prouvé par les sérails d'Orient" (65).

Montesquieu découvre les maladies professionnelles

On sait qu'il fut un grand voyageur, comme le représente le monument du bourg de La Brède. Lorsqu'il était en Allemagne, il visita les mines du Hartz et écrivit plusieurs rapports à leur sujet. Il observe que certaines sont malsaines : "les mineurs y respirent difficilement. Ceux qui périssent de maladies contractées dans ces mines meurent étiques ou asthmatiques" (66). Il a donc remarqué l'existence des pneumoconioses, maladies professionnelles dues à l'inhalation de poussières. Son maître-mot, "à examiner. Voir et examiner tout ceci : comment cette maladie vient dans certains lieux, leur situation, et ceux qui y sont le plus sujets" (67). Un manuscrit récemment publié (68), concernant un mémoire mis de côté, comme beaucoup d'autres, pour enrichir *L'Esprit des lois*, montre la constance de sa pensée en matière de santé publique. Le graphisme du secrétaire a fait identifier Henry Saint-Marc, bachelier en médecine, d'où la datation de ce texte entre 1751 et 1754. C'est à propos des mines de cobalt qui contiennent aussi de l'arsenic où les conditions de travail sont inhumaines : "le cobalt est un demi-métal, comme le zinc d'où l'on tire par la vitrification un verre bleu capable de donner la couleur bleue à beaucoup de matières, ce qui fait qu'elle est fort chère... les Allemands en tirent d'Espagne dans la vallée de Gistain dans les Pyrénées, le village se nomme Piels (69), ils en achètent le minerai environ 80 l. le quintal et ils le transportent en Saxe à leurs dépens, et là ils le traitent ; après avoir été traité, ils le vendent en Europe pour la faïence et les porcelaines... Il ne faut point dire une mine de cobalt, mais mine d'arsenic contenant du cobalt y ayant beaucoup plus d'arsenic que de cobalt. Or celui qui veut tirer du cobalt est obligé de commencer par bâtir un hôpital pour nourrir et entretenir les ouvriers malades, où il y a telle femme qui a eu le bonheur d'avoir 30 maris, souvent après avoir travaillé 7 à 8 mois, ils tombent dans une maladie qui les rend semblables à des squelettes couverts de parchemin (70). Voilà bien de l'inhumanité pour avoir de la couleur bleue, on n'estime guère les hommes malheureux... les gens abrègent leur vie souvent, faute de précautions". Ainsi, les conditions de travail dans les mines sont jugées inhumaines, puisqu'elles retentissent sur la santé et la longévité. On sait combien il était attaché aux rapports entre le climat, les comportements, en particulier religieux, les lois et les maladies. Ce sont les différents besoins en fonction des climats qui ont façonné les différentes manières de vivre et les diverses sortes de lois. Au concept géo-climatique, illustré par les fièvres palustres, et hérité d'Hippocrate, il ajoute la dimension historico-socio-culturelle qui le rapproche de l'abord holistique de la santé défini par l'OMS (71).

NOTES

- (1) DURKHEIM E. - *Montesquieu et Rousseau, précurseurs de la sociologie*, Paris, 1953, M. Rivière, 1966.
- (2) LACOUTURE J. - *Montesquieu, les vendanges de la liberté*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 11.
- (3) STAROBINSKI J.- *Montesquieu*, Paris, Le Seuil, 1953 et 1989, p.26 et 1994.
- (4) *L'Europe de Montesquieu. Actes du Colloque de Gênes, 26-29 mai 1993*, réunis par A. Postigliola et M. G. Bottaro-Palumbo, Voltaire Foundation, Oxford, 1995.
- (5) CREYX M.- *Biologie et médecine dans l'œuvre de Montesquieu*. IIIème centenaire de *L'Esprit des Lois*. 1748 - 1948, imprimerie Delmas, Bordeaux, 1948, 79-125.

MONTESQUIEU, LES SCIENCES ET LA MÉDECINE EN EUROPE

- (6) GAUTIER D.- *Médecine et science dans l'œuvre de Montesquieu*. Thèse de médecine. Bordeaux, 1949.
- (7) MAURIAC P. - *Une libre histoire de la médecine française*. Ed. Stock, Paris, 1955.
- (8) CHIQUET L. - *Médecine et sciences au service des lois*. Glyphe et Biotem, Paris, 2003.
- (9) 135ème lettre persane. Pléiade I 333.
- (10) Pensée 1144. Pléiade I 1293.
- (11) DESGRAVES L.,VOLPILHAC-AUGER C., WEIL F. - *Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu à La Brède in Œuvres complètes* de Montesquieu - 8- Voltaire Foundation, Oxford, 2003.
- (12) EHRARD J. - *Le XVIIIème siècle, 1720-1730*, Paris, Arthaud, 1974.
- (13) LACOUTURE J. - *op. cit.* p.65.
- (14) LACOUTURE J. - *op. cit.*, p.266.
- (15) VALENTIN M. - *Maupertuis, un savant oublié*. La Découverte, Rennes, 1998.
- (16) BADINTER É. - *Les Passions intellectuelles*. Fayard éd. 1999.
- (17) MAUPERTUIS - *Discours académiques*, tome 3, 386-433, bibliothèque de l'Institut.
- (18) Pensée 549. Pléiade I 1058.
- (19) Pléiade. I 6-9.
- (20) Pléiade I 53-57.
- (21) Pensée 678. Pléiade I 1181.
- (22) 135ème lettre persane. Pléiade I 334.
- (23) Pensée 699. Pléiade I 1189.
- (24) Pléiade I 15-20.
- (25) Pensée 692. Pléiade I 1188.
- (26) Pensée 672. Pléiade I 1172.
- (27) Pléiade I 29-47.
- (28) Pléiade II 476.
- (29) Pensée 702. Pléiade I 1190.
- (30) Pensée 685. Pléiade I 1183.
- (31) Pensée 704. Pléiade I 1191.
- (32) Pensée 698. Pléiade I 1189.
- (33) Pléiade I. 29-43.
- (34) Pensée 729. Pléiade I 1197.
- (35) Pléiade I 6-9.
- (36) *Spicilège*. Pléiade II 1404.
- (37) Pensée 744. Pléiade II 1203.
- (38) Pensée 728. Pléiade I 1197.
- (39) Accident iatrogène, indésirable.
- (40) *L'Esprit des Lois*, XXIX, 14, Pléiade II 875.
- (41) *L'Esprit des Lois*, XXIII, 29, Pléiade II 712.
- (42) Pensée 721. Pléiade I 1195.
- (43) *Œuvres complètes*.8. 2003. Voltaire Foundation, p.171.
- (44) *Ibid.* p. 172.
- (45) Pensée 951. Pléiade I 1255.
- (46) BÉNÉZECH M. - *Montesquieu, un mal-voyant éclairé*. Praticien du Sud-Ouest, 30 nov. 1988.
- (47) EYLAUD J. M. - Montesquieu et ses yeux. *Journal de médecine de Bordeaux*, déc. 1956, 12, 1255- 61.
- (48) Buste en marbre de Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu par Jean Baptiste Lemoyne, conservé au Musée des Arts décoratifs de Bordeaux.
- (49) Le 10 février 1755, après 15 jours d'une fièvre maligne avec délire.
- (50) Dossier de *L'Esprit des Lois*. Pléiade II 206, 1041.
- (51) Pensée 736. Pléiade I 1200.
- (52) VOLTAIRE - *Lettres philosophiques*, XI, Folio, Gallimard, 1986, 71-81.

- (53) Dans un salon où une grande dame annonçait la mort du roi : “On dit, Monseigneur, que le roi est mort de la petite vérole” s’attira la réplique “Apprenez, Madame, qu’il ne saurait y avoir rien de petit chez les Grands”.
- (54) *Spicilège*. Pléiade II 1405.
- (55) *Voyages*. Pléiade I 838.
- (56) *Œuvres complètes. Correspondance 1700-1731*, lettres 1 à 364. Voltaire Foundation, Oxford, 1998, p. 43.
- (57) *Ibid.* p. 44.
- (58) *L’Esprit des Lois*. Pléiade II. XIV, XI, 484.
- (59) Pensée 709. Pléiade I 1192.
- (60) Pensée 713. Pléiade I 1194.
- (61) Pensée 723. Pléiade I 1196.
- (62) Pensée 708. Pléiade I 1192.
- (63) Pensée 35. Pléiade I 983.
- (64) Pierre Chirac (1652-1732), médecin de Louis XV.
- (65) Pensée 719. Pléiade I 1195.
- (66) *Voyages*. Pléiade I 905.
- (67) *Voyages*. Pléiade I 564.
- (68) Les plus belles pages des manuscrits de Montesquieu confiés à la Bibliothèque municipale de Bordeaux par J. de Chabannes, présentées par C. Volpilhac-Auger et H. de Bellaigue - William Blake and Co, 2005. Manuscrit 2526/13, p. 27-29.
- (69) Bielsa, en Haut-Aragon, entre Gistain à l’est et Parzan à l’ouest, entre lesquels s’étend une strate minière longtemps exploitée, en particulier pour le plomb argentifère, à 2600m d’altitude.
- (70) Le cobalt est souvent associé au sulfure de plomb (galène), au sulfure de zinc (blende) et à l’arsenic. Les arsénates sont très toxiques.
- (71) HOERNI B. - Montesquieu et la médecine. *Médecine et Hygiène*, 20 oct. 2004, 2096.

RÉSUMÉ

Montesquieu est un des premiers de son siècle à subir la fascination pour les sciences, principalement celles de la vie, ce qui a été sous-estimé jusqu’ici. Il créa un prix de physique et d’anatomie, usa du microscope et fit même des expérimentations. Malgré son amblyopie , puis la cataracte qui le rendit aveugle, il était au contact de l’élite intellectuelle et scientifique de son temps. Il a été novateur par son intérêt pour la santé publique et les maladies professionnelles.

SUMMARY

Montesquieu is the first one of his century to be fascinated by sciences, chiefly by sciences of life. He created a prize of physics and anatomy, used the microscope and even made experiments. Despite his amblyopia and his cataract which made him blind, he was in contact with the intellectual and scientific elite of his time. He has been an innovator through his interest about public health and professional diseases.